

L'ESSAI DE CRITIQUE SUR LES SCIENCES,
SUR LES MŒURS ET SUR LES ARTS
DE CASANOVA

Un dictionnaire raisonné de la sottise humaine ?

L'Essai de critique sur les sciences, sur les mœurs et sur les arts, ouvrage composé entre octobre 1785 et août 1786, se présente comme une sorte de dictionnaire thématique comprenant trente chapitres allant de l'esclavage à la langue latine en passant par la chimie et la politique. À la lecture, on constate vite qu'il s'agit en réalité d'une refonte de l'essai intitulé *Philocalies sur les sottises des mortels* auquel Casanova s'était attelé l'année précédente, mais qu'il avait laissé à l'état de brouillon. Dans les deux cas, le Vénitien imite le système des connaissances tel qu'il est exposé dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* et qui s'appuie sur trois grands domaines :

- Sciences de la raison : morale, physique, mathématique, théologie naturelle
- Sciences de la mémoire : l'histoire et les sciences annexes
- Sciences de l'imagination : poésie, architecture, harmonie, peinture

De toute évidence, Casanova établit un dialogue constant avec l'*Encyclopédie* – que ce soit pour s'en inspirer (il en recopie d'ailleurs de nombreux passages) ou s'en démarquer. Mais, s'il ne pousse pas le mimétisme jusqu'à en reprendre toutes les catégories, c'est davantage par manque de moyens, de temps et de rigueur que par défaut d'ambition, car c'est à regret qu'il avoue, au chapitre XXIV, ne pas « se sentir en état » de parcourir en entier les arts libéraux et les arts mécaniques. Ne pouvant égaler l'envergure intellectuelle de l'*Encyclopédie*, mais souhaitant tout de même donner des gages à l'esprit du temps (la mode étant

de faire des discours et des dictionnaires) tout en se faisant bien voir des Grands, Casanova entend prendre sa revanche en se retranchant derrière une posture de moraliste qui, riche de plus d'expérience, lui permet de juger les hommes : « Après avoir parlé de la morale première science de la raison, allons faire nos observations sur les autres sciences qui dépendent d'elle. [...] Nous trouverons partout une bonne dose de sottise¹. » De fait, l'*Essai* semble poursuivre deux objectifs parallèles : critiquer le genre humain ou, plus exactement, mettre en avant sa « folie », tout en parcourant l'ensemble des connaissances du temps (les automates, les vols aérostatiques, l'éducation des sourds-muets, etc.) pour en offrir une évaluation « raisonnée ». Toutefois, bien souvent, le premier objectif prendra le pas sur le second. Nous nous intéresserons donc à la collusion entre l'aspect satirique et la dimension « raisonnée » – à la fois comme principe ordonnateur du texte et comme socle de la connaissance – afin de voir s'ils fonctionnent de manière complémentaire ou conflictuelle. Diderot, en tous les cas, se montre sceptique vis-à-vis d'une telle association :

Je hais cent fois plus les satires dans un ouvrage que les éloges ne m'y plaisent. [...] On est sûr d'amuser le commun des hommes quand on s'étudie à repâître sa méchanceté. Le ton de la satire est le plus mauvais de tous pour un dictionnaire ; et l'ouvrage le plus impertinent et le plus ennuyeux qu'on pût concevoir, ce serait un dictionnaire satirique : c'est le seul qui nous manque².

Peut-on considérer que Casanova a répondu aux préventions et aux critiques de Diderot dans son *Essai*, et qu'il a réalisé un ouvrage à la fois amusant et instructif, sans céder à la facilité et aux raccourcis pour amuser la compagnie, tout en parvenant à réconcilier deux dimensions *a priori* incompatibles (donner accès à une synthèse, la plus « objective » possible, des savoirs des Lumières, et en critiquer les excès, les folies, donc en faire une description éminemment personnelle et mordante) ? Bref, peut-on réellement parler, comme l'affirme le titre ironique que nous avons utilisé, d'un « dictionnaire raisonné » de la sottise – comme Flaubert qualifiait *Bouvard et Pécuchet* d'« encyclopédie de la bêtise moderne » ?

- 1 Casanova, *Essai de critique sur les sciences, sur les mœurs et sur les arts*, publié sous la direction de Gérard Lahouati, Presses Universitaires de Pau, 2001, p. 62. Par souci de clarté et de compréhension, dans les citations que nous faisons du texte, nous avons modernisé l'orthographe, la ponctuation, et corrigé certains italianismes.
- 2 Diderot, « *Encyclopédie* », Paris, Édition de l'Éclat, 2013, p. 128.

Le statut qu'accorde Casanova à la raison peut nous inciter à répondre « oui » à cette question, au sens où il déclare à maintes reprises qu'elle doit aussi bien être le guide du genre humain que le critère ultime à l'aune duquel juger le réel et le savoir (« L'homme qui raisonne n'a pas besoin de l'expérience pour se désabuser de ce dont sa seule raison suffit à lui démontrer l'impossibilité³ »). Il est pourtant indéniable que la forme de l'*Essai* est très éloignée, malgré les apparences, d'un dictionnaire ou d'une encyclopédie – si l'on s'en tient à une définition stricte de cet objet : « Le mot “encyclopédie” (*encyklios paideia*), pris au sens propre, signifie le “cercle de l'éducation”, c'est-à-dire le cycle complet des connaissances qu'il faut maîtriser pour être, non pas un spécialiste de telle ou telle discipline, mais une personne cultivée, un “honnête homme”. » Une encyclopédie est donc un « ouvrage portant sur l'ensemble des connaissances humaines et donnant un aperçu, même sommaire, du contenu des diverses disciplines⁴. » Or, Casanova n'a pas pour but d'embrasser la totalité des connaissances humaines. On ne peut pas non plus prêter à son entreprise une dimension raisonnée et subversive – au sens où l'*Encyclopédie* l'incarne, par exemple, avec son système de renvois qui permet d'articuler les savoirs les uns aux autres afin de « mettre dans les idées l'enchaînement convenable⁵ » et de dessiner une trame secrète que le lecteur avisé saura reconnaître. Elle peut encore moins être rapprochée de celle de Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique*, car elle n'est en rien une machine de guerre contre le fanatisme, l'idolâtrie ou le judéo-christianisme⁶ : bref, elle n'est pas porteuse d'un projet collectif et politique, mais individuel et moral. Que cherche donc à faire le Vénitien dans ce texte, si son ambition première n'est pas la connaissance (même critique et « raisonnée »)? À s'adresser à ceux qui croient « qu'en comparaison des sottises passées, celles qui règnent aujourd'hui ne méritent pas la peine qu'on leur fasse attention⁷ » et à

3 Casanova, *Essai de critique*, *op. cit.*, p. 72.

4 J.-M. Mandosio, « Encyclopédies en latin et encyclopédies en langue vulgaire (XIII^e-XVIII^e siècle) », *Tous vos gens a latin : Le latin, langue savante, langue mondaine (XIV^e-XVIII^e siècles)*, études réunies et dirigées par Emmanuel Bury, Genève, Droz, 2005, p. 113-136.

5 *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*.

6 Voici le jugement que le Vénitien porte sur cet ouvrage : « Et vraiment la plaisanterie est solennelle, d'appeler dictionnaire une rhapsodie de diverses pensées qui sautillent d'une matière à l'autre et qui semble n'avoir d'autre objet que de détruire les fondements de la religion et d'en libérer tous ceux qui en portent le joug. » (Casanova, *Discours sur le suicide*, Paris, Payot & Rivages, 2007, p. 50-51).

7 Casanova, *Essai de critique*, *op. cit.*, p. 30.

les détromper sur ce point. Son objectif rejoint donc davantage celui de la satire et de la comédie (« *castigat ridendo mores* ») puisqu'il va procéder à une mise à jour de la sottise : « Il est vrai que plusieurs sottises qui régnaient jadis n'existent plus, mais celles qui règnent aujourd'hui, et que nos ancêtres ne connaissaient pas, les surpassent en poids⁸. » Mais commençons par la définir.

VERS UNE DÉFINITION DE LA SOTTISE

SOTTISE ANTIQUE, CLASSIQUE ET CONTEMPORAINE

Chez les auteurs classiques et les moralistes comme La Bruyère, la sottise n'est pas un trait de certaines actions ou de certains jugements, mais d'individus particuliers et de caractères précis : « La sottise est dans le sot, la fatuité dans le fat, et l'impertinence dans l'impertinent⁹. »

Ce qui est bête donc, chez les classiques, c'est la personne toute entière. Mais il ne s'agit pas uniquement d'un défaut intellectuel ou d'un manque de jugement ; la sottise procéderait peut-être et avant tout d'un défaut de sensibilité : « De la sensibilité aux autres d'abord : le sot est vaniteux, celui qui est plein de son moi. De la sottise à la fatuité, il n'y a qu'un pas¹⁰. » Le sot n'est donc pas celui qui ne sait pas ou ne parvient pas à savoir, ni celui qui n'est pas intelligent, mais celui qui n'éprouve pas le désir de savoir, celui qui ne respecte pas le savoir. Par là, il rejoint le *stultus* des latins, qui ne désigne pas l'absence d'intelligence, mais l'absence de sagesse, propriété morale et non pas intellectuelle. Le *stultus* est dénoncé par Horace et Perse, mais aussi par Sénèque, qui le définit comme manquant de *tranquillitas animi*, c'est-à-dire vivant dans une vaine agitation permanente. Casanova (qui connaît parfaitement bien la tradition antique) s'y réfère explicitement dans l'*Essai* puisqu'il critique ceux qui pensent que le voyage est source de sagesse à travers plusieurs

8 *Ibid.*

9 La Bruyère, *Les Caractères*, « Des jugements », 47, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, p. 359.

10 Pascal Engel, « De l'avenir du crétinisme », *Mind, Values and Metaphysics : Philosophical Essays in Honor of Kevin Mulligan*, éd. A. Reboul, Springer, 2014, p. 137.

portraits à charge, dont celui d'un enfant de dix-huit ans à l'esprit hébété et stupide, à qui l'on fait faire le tour de l'Europe, mais qui en revient « plus sot qu'il ne l'était auparavant, et ayant contracté des habitudes [...] mauvaises¹¹. » Cette collusion entre la dimension intellectuelle et la dimension morale, que l'on retrouve chez les auteurs du Moyen Âge et de la Renaissance (dans l'*Éloge de la folie* mais aussi chez l'auteur de *La Nef des fous*), explique que le sot se confonde avec le fou. Elle est d'ailleurs visible chez Casanova lui-même, quand il prend appui sur des citations d'Horace et sur le mot *insanus* pour évoquer la sottise : *Nimirum insanus paucis videtur eo quod maxima pars hominum morbo jactatur eodem*. (« Le fou est connu de peu de monde, parce que la plus grande partie du monde peine de la même maladie. ») Mais quelles sont les origines de la *stultitia* exactement ? Dans le texte le plus connu d'Érasme, la folie déclare avoir eu pour nourrices l'Ivresse et l'Inculture, autrement dit le degré zéro du *furor poeticus* et l'ignorance, qui sont sources d'imprévoyance, d'imprudence, d'amour-propre, et favorisent l'égarement de l'esprit et l'oubli. Casanova, dans son *Essai de critique*, nous livre également une généalogie de la sottise ; il nous dit que l'étourderie et l'ignorance « enfantent la sottise, mère de la fatuité et de l'impertinence¹². »

SOTTISE COLLECTIVE OU INDIVIDUELLE ?
 LOT COMMUN DU GENRE HUMAIN OU EXCEPTION ?

La démarche suivie par Casanova est déductive. Il postule d'abord que la sottise définit l'humanité tout entière à la manière d'un tronc commun :

La reine de ce monde est la sottise, et sa prépondérance dans tout ce qui se fait sur la terre nous démontre cette vérité. Nous voyons des sots la bride en main dans plusieurs cabinets d'état, dans l'administration de la justice, sur les chaires des sciences, à la tête des arts¹³.

Puis il se met en quête de ses diverses particularités, autrement dit de ses ramifications : « [L'homme libre] est ou pauvre, ou à son aise, ou riche. Voyons dans lequel de ces trois états il fait plus de sottises¹⁴. »

11 Casanova, *Essai de critique*, *op. cit.*, p. 42.

12 *Ibid.*, p. 29.

13 *Ibid.*

14 *Ibid.*, p. 34.

Il ne faudrait cependant pas prendre cette dernière phrase au premier degré : s'il arrive à Casanova d'établir des comparaisons et de décerner des bons points, la sottise semble frapper indistinctement les hommes, si bien que la stupidité d'une certaine classe sociale (ou classe d'êtres, cela dépend) est bien souvent équivalente à la sottise d'une autre, voire qu'elles s'alimentent l'une l'autre, comme c'est le cas avec les esclaves et les puissants :

La sottise a des degrés, et celle des esclaves peut être égale à celle des autres hommes, car nous sommes tous de la même pâte [...]. Le souverain même doit faire grande attention à l'entretien de la sottise de ses esclaves, puisqu'elle est le sûr garant de deux vertus dont il a besoin : de la patience, et de l'aveugle obéissance. Telle est notre misère. Il y a au monde des états où la sottise est nécessaire à l'exercice de certaines vertus¹⁵.

Notre Vénitien mêle donc constamment la dénonciation de la sottise comme vice universel et comme vice particulier.

LA RECHERCHE DU JUSTE MILIEU

Mais que recouvre exactement la notion de sottise dans l'*Essai* de Casanova ? Nous n'avons pas le temps ici de dresser une liste exhaustive des sottises, et encore moins une typologie, mais nous pouvons mettre en avant certains traits marquants. D'abord, Casanova se moque de ceux qui, « par froideur de tempérament, par ambition, ou même par dévotion se donnent à la pratique des vertus de leur état, ne savent pas ordinairement garder un juste milieu, et deviennent par là incommodes au genre humain¹⁶ ». Il suit en cela l'idéal horatien de l'*aurea mediocritas*¹⁷, mais aussi l'éthique aristotélicienne, qui propose de viser l'équilibre entre le défaut et l'excès car c'est lui qui favorise et préserve la vertu. Cette tendance à l'excès ou au défaut qui caractérise la sottise, on la voit à l'œuvre chez le pauvre qui parvient à s'enrichir mais ne sait pas s'arrêter à temps et finit par dilapider toute sa fortune¹⁸, ou chez celui qui se prend pour un architecte, fait bâtir une maison de laquelle tout le monde se moque,

15 *Ibid.*, p. 32.

16 *Ibid.*, p. 34.

17 *Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui / Ultra quam satis est, virtutem si petat ipsam.* « Que le sage porte le nom d'insensé, le juste celui d'injuste, s'ils cherchent à atteindre la vertu même au-delà de la mesure. » Horace, *Épîtres*, I, 6, 15-16.

18 Casanova, *Essai de critique, op. cit.*, p. 35.

la vend et n'a plus de ressources ; même ceux d'entre les riches qui, ni prodigues ni avares (deux vices majeurs condamnés par Horace dans ses *Satires*), « pourraient facilement aller exempts de reproches », donnent « dans les sottises de mode et d'habitude¹⁹ » – qui consistent par exemple à tout sacrifier à l'apparat en se dotant de salles d'estampes sans rien connaître à la peinture. Ce qui caractérise cette galerie de portraits, c'est d'abord et avant tout la folie des grandeurs, le fait de posséder une ambition démesurée qui rend les individus décrits aveugles aux conséquences de leurs actes. Mais, outre la sanction économique qui vient comme en appui du jugement moral, l'autre point commun de ces exemples est le manque de discernement, c'est-à-dire l'incapacité à évaluer une situation.

Cependant, chez Casanova, la recherche du « juste milieu » caractérise aussi le comportement à adopter vis-à-vis du savoir et des théories philosophiques et scientifiques. En cela, notre Vénitien se fait le disciple d'un maître bien plus moderne et proche des Encyclopédistes : le chancelier Bacon, qu'il loue à plusieurs reprises dans son *Essai* ainsi que dans l'*Histoire de ma vie*²⁰ :

Dans mes vingt-quatre lettres je démontrerai que la mauvaise éducation, et par conséquent cette espèce d'ignorance que Platon, et le chancelier Bacon appellent *inscientia boni* sont la cause de tous les maux moraux qui infestent l'humanité, et qui trop souvent parviennent à percer l'égide que Minerve fournit à la philosophie. Je parlerai donc des menteurs, des affronteurs, des lâches, des faux braves, [...] mais principalement des sots de la singulière espèce qui croient qu'on puisse faire de la raison ce que les faux monnayeurs font des métaux, les pauvres êtres²¹ !

Pourquoi Bacon ? Car il incarne un certain nombre de valeurs auxquelles Casanova est attaché, parmi lesquelles il faut compter la critique de l'ignorance – allant de pair avec l'orgueil, intellectuel et moral. Ce qui est vraiment insupportable aux yeux de Casanova, c'est la falsification que certains individus font de la raison en se présentant comme des savants alors qu'ils ne sont que des ignorants, ce qui contribue à divulguer une fausse image du savoir et de la vérité.

19 *Ibid.*, p. 39.

20 Sans compter d'autres écrits comme « Essai sur la Matière » où, après l'avoir cité en latin, il prononce ce jugement : « Le grand Bacon [...] fut vrai jusqu'à son dernier soupir. Ce fut l'homme qui apprit au genre humain à penser. » Casanova, « Essai sur la Matière », annexe à l'*HMV*, Paris, Robert Laffont, 1993, t. I, p. 1347.

21 Casanova, « L'orgueil de l'honnête homme », annexe à l'*HMV*, *op. cit.*, t. III, p. 1226.

Mais, au-delà de l'idiot qui veut passer pour savant, le pire des sots est peut-être celui qui s'ignore, à l'image du vaniteux qui se croit fin littérateur alors qu'il n'a lu qu'un seul livre et le cite à tort et à travers ; ou celui qui, à l'inverse, incarne la stérilité intellectuelle à force de vouloir tout connaître, ce qui amène Casanova à condamner la « trop grande richesse des bibliothèques », qu'il associe à un « obstacle aux progrès de l'esprit humain²² ». Ainsi, l'excès et le défaut s'annulent et anéantissent l'aptitude intellectuelle première : si celui qui n'a lu qu'un seul livre et s'en sert comme d'un paravent est un sot, celui qui se gave de lectures ne vaut pas mieux puisque, incapable de les digérer correctement, il en reste au stade de la stupidité et de l'hébétude, son esprit étant devenu inapte à distinguer le vrai du faux et donc à se frayer un chemin personnel au milieu des savoirs et des connaissances. Bacon, dans le *Novum Organum* identifie quatre sortes d'obstacles internes à l'entendement humain : il y a d'abord les idoles de la race, qui ont leur fondement dans la nature humaine elle-même ; puis les idoles de la caverne, qui sont celles de l'homme considéré individuellement et qui sont liées à la nature propre et singulière de chacun, à l'éducation et au commerce avec autrui, à la lecture des livres et l'autorité de ceux qu'on honore et admire, etc. ; viennent ensuite les idoles de la place publique, qui naissent du rapprochement, et de l'association des hommes entre eux ; et enfin, les idoles du théâtre²³, qui sont propagées par les systèmes des philosophies et aussi par les règles défectueuses des démonstrations.

Dans l'*Essai*, il nous semble que Casanova s'en prend surtout aux idoles de la race, de la caverne et du théâtre, qui sont habilement confondues dès les premières lignes de l'avant-propos, et illustrées par un petit apologue suggestif :

Un homme se plaint de son peu de mémoire ; un autre content de la sienne dit, je n'oublie jamais rien ; un troisième qui les écoute dit : le premier donc est un ignorant, et le second doit être un savant. Attendez donc, lui dis-je, impitoyable tireur de conséquences : informez-vous de leurs noms. Il s'informe, et on lui dit, que le premier est Bacon de Verulame, et celui qui n'oublie

22 Casanova, *Essai de critique*, *op. cit.*, p. 82. Il s'agit bien évidemment d'une référence à l'article « Encyclopédie », dans lequel Diderot n'hésite pas à affirmer que de tous « ces auteurs qui occupent déjà tant de rayons dans nos bibliothèques, [...] il n'y aura pas une ligne à extraire pour le dictionnaire universel de la connaissance humaine ».

23 Toutes ces citations sont tirées du livre de Francis Bacon, *Novum Organum*, édition de Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, Paris, P.U.F., 2004, p. 110 à 129, § 38 à 68.

jamais rien est son cordonnier. [...] *S'il y a quelqu'un qui puisse se flatter d'être parvenu à savoir quelque chose, c'est l'homme qui ne s'est jamais tenu aux apparences. Nos cruels trompeurs sont non seulement nos sens, mais nos sensations, nos spéculations, nos raisonnements, nos théories et la peste des systèmes*²⁴ [...].

Les obstacles à notre entendement sont des obstacles intérieurs, c'est-à-dire qu'ils proviennent de deux sources principales d'erreurs : nos sens, qui attaquent et assaillent notre raison, mais aussi notre entendement lui-même, qui enfante des fictions nous faisant dévier de la réalité et de ce que nous avons réellement sous les yeux, générant la sottise. Mais le plus grand obstacle et le plus grand égarement de l'esprit humain ont lieu quand l'aveuglement propre aux sens rencontre celui propre à l'entendement. C'est ce qui se passe avec la superstition, l'une des cibles favorites de Bacon et de Casanova :

L'astronomie science physico-mathématique fille aînée de la curiosité de l'homme de génie, faite pour séduire les plus spirituels, et pour occuper les têtes les plus profondes eut une fille bâtarde enfantée par la sottise, fort laide, mais fardée avec tant d'art qu'en peu de temps elle fit des conquêtes surprenantes. Cet être extraordinaire s'appelle astrologie judiciaire. [...] Habillée en science elle fit des progrès, [...] et aussi longtemps qu'il y aura des sots au monde la nourriture ne pourra jamais lui manquer. Il n'est pas surprenant que les astrologues en aient tant imposé aux anciens romains : [...] ils furent plusieurs fois exilés par le sénat, mais toujours en vain : *hominum genus quod in civitate nostra semper vetabitur, et retinebitur*²⁵.

La métaphore filée de la fille laide qui doit se farder pour ne pas montrer son vrai visage – allégorie représentant la « mauvaise » astrologie – vient de Pic de la Mirandole (dans *Disputationes adversus astrologiam divinatricem*). Casanova la reprend pour distinguer les bonnes valeurs qui se trouvent du côté de l'astrologie naturelle (la curiosité, la vraie science, le génie, la profondeur spirituelle, la beauté naturelle) des mauvaises qui caractérisent l'astrologie judiciaire (la sottise, l'artifice, la fausse science, la friponnerie, etc.), mettant ainsi en lumière des principes de prudence et de précaution que tout un chacun devrait suivre :

²⁴ Casanova, *Essai de critique*, op. cit., p. 27. C'est nous qui soulignons.

²⁵ *Ibid.*, p. 81. La citation non identifiée par l'édition des Presses Universitaires de Pau vient en fait des *Histoires* de Tacite : « [Othon] était encore touché des prédictions des Astrologues, qui menaçaient l'État d'un changement qui lui serait favorable, comme c'est une science trompeuse et infidèle en ses promesses, que l'on souffrira et que l'on condamnera toujours dans Rome. » Tacite, *Œuvres complètes*, Paris, éditions Ivrea, 2003, p. 413.

Que faut-il donc faire au monde pour savoir quelque chose ? Il faut se défier de la justesse de son propre esprit, examiner toujours, n'avoir jamais aucune certitude, et parvenir à pouvoir dire après un mûr examen, cet objet me paraît tel, mais je n'en suis pas sûr, puisqu'il peut paraître différent à chacun de tous ceux qui l'ont examiné aussi longtemps que moi²⁶.

Pour éviter de tomber dans les pièges tendus par notre entendement et succomber à la sottise, il faut donc suspendre notre jugement et tout examiner, tout mettre en doute sans avoir peur d'être excessif – tant, nous dit Casanova, il vaut mieux douter que croire : « Douter de ce qui est vrai est de l'avis de tout le monde un moindre mal que celui de croire vrai ce qui est faux²⁷. » Fontenelle, un des modèles de Casanova²⁸, disait déjà que notre conception est sans doute au moins aussi défectueuse que notre vue et que les philosophes sont sujets à voir ce qu'ils croient vrai. L'aveuglement propre à l'intellect est d'ailleurs l'un des aspects sur lesquels Casanova insiste le plus dans son *Essai* : que ce soit pour se moquer des folles spéculations alchimistes de Newton (« Newton a donné dans des sottises incroyables²⁹ ») et de la survivance de croyances erronées (comme le fait de se référer au système géocentrique de Ptolémée), ou pour critiquer les entreprises systématiques et l'esprit dogmatique :

Le grand défaut de tous les naturalistes est d'être systématiques. Il leur faut un système ; mais celui qu'ils adoptent pour connaître, et comprendre ce qu'ils ne pourraient ni concevoir, ni deviner est celui qu'ils ont créé eux-mêmes à seconde de leur besoin³⁰.

Cette dernière citation démontre de manière magistrale à la fois la vanité et la présomption de l'ambition intellectuelle ; elle juge bon de se doter d'un système pour comprendre la réalité, or, dans bien des cas, cette construction est davantage une entrave qu'une aide :

Dans une autre école, d'ailleurs très savante, tout est mécanisme, et on ne regarde pas comme impossible que l'art imitant la nature puisse parvenir à engendrer l'homme sans que cette production soit l'effet de l'accouplement des deux sexes. Un savant professeur d'histoire naturelle, membre d'une célèbre université d'Italie, est parvenu (et c'est de lui-même que nous le savons) à

26 Casanova, *Essai de critique*, *op. cit.*, p. 27. C'est nous qui soulignons.

27 *Ibid.*, p. 91.

28 Ils se sont rencontrés lors du premier séjour du Vénitien à Paris.

29 Casanova, *Essai de critique*, *op. cit.*, p. 66.

30 *Ibid.*, p. 63.

faire sortir des petits chiens du ventre d'une épagneule, à laquelle il se rendit sûr que le mâle ne s'était jamais approché. [...] Mais ce fait étant vrai, qui pourra soutenir qu'il ne puisse pas se vérifier dans une femme aussi ? [...] Il faut espérer que la fantaisie ne viendra jamais aux hommes, et encore moins aux femmes d'user de ce nouveau moyen pour la prolifération³¹ [*sic*].

La critique de la philosophie mécaniste héritée de Descartes, comme la méfiance à l'égard des systèmes, sont des lieux communs au XVIII^e siècle. L'originalité de Casanova est de nous restituer de manière plaisante et synthétique les débats de l'époque, tout en les reliant aux expérimentations de son temps afin de constater qu'elles appliquent ces principes de manière dogmatique, selon une démarche déductive et non inductive – et c'est précisément là où réside la sottise.

LES NORMES, LES VALEURS ET LES PARADOXES DE LA SATIRE CASANOVIENNE

MODÈLES DE VERTU ET DE SAGESSE

À ces exemples de sottise, Casanova oppose des modèles de vertu, de tempérance, de prudence, mais aussi des normes et des valeurs. En effet, le propre de toute entreprise satirique est de chercher, en mettant en évidence le vice, à instruire et à moraliser, et de faire implicitement référence à un système de normes et de valeurs, qui doivent aussi être reconnues par le lecteur. Avec le dernier exemple, celui de l'insémination artificielle, nous avons pu constater l'hostilité très forte de Casanova à l'égard des illusions scientifiques et progressistes de son temps, voire sa méfiance envers la mécanique et la technique, et, plus globalement, envers l'*hybris*. En effet, s'il critique si sévèrement les expériences de vols aérostatiques ainsi que les automates, qui font fureur à l'époque, c'est qu'elles outrepassent les limites de la nature et de la raison. Ainsi, si notre Vénitien peut partager avec Fontenelle et Voltaire la volonté de faire une « histoire négative » de l'esprit humain, c'est-à-dire de ses égarements et de ses sottises, il n'adhère pas, en revanche, à leur

31 *Ibid.*, p. 63-64.

croissance au progrès et donc à leur projet de réaliser une « histoire positive ». Cette distinction entre histoire négative et histoire positive est rappelée par Jean Dagen :

Tantôt [histoire et philosophie] proposent le tableau d'une humanité en proie à la sottise et au crime : alors l'histoire de l'esprit humain équivaut à une connaissance expérimentale de l'erreur ; tantôt elles accompagnent les progrès des sciences et des arts : alors elle définissent les exigences et les objectifs de la raison³².

Bien au contraire, farouche gardien de l'ordre monarchique, Casanova n'hésite pas à se faire le défenseur des normes et des codes de l'aristocratie, en rupture totale avec les Encyclopédistes, comme nous le montre son éloge de la politesse (article « Les Riches ») :

La politesse [...] est une qualité essentielle à l'homme qui veut fréquenter les grandes compagnies, recevoir beaucoup de monde chez lui, et se faire aimer, et estimer. [...] Le trop de politesse est le seul excès qui sait se maintenir dans le milieu : ceux qui se reconnaissent des bornes sont ses moyens³³.

D'ailleurs, si tout le monde est atteint par un plus ou moins grand degré de sottise, il y a des exceptions, et des individus hors normes, tel le maréchal de Saxe :

Un grand guerrier disait un jour à son maître : « demain, sire, nous donnerons bataille, et, si Dieu est neutre, nous remporterons la victoire. » [...] Il voulait être grand dans cette partie sans se soucier si ceux qui se donnaient la peine d'observer sa vie privée, le voyaient dupe de ses passions : il avait besoin, disait-il, de se procurer des plaisirs ; il disait qu'ils lui étaient nécessaires : ils lui coûtèrent la vie. *S'il le savait, on ne peut pas le taxer de sottise.*

Pourquoi une telle indulgence ? C'est que, tel qu'il est décrit ici, le maréchal de Saxe a tout l'air d'un double du Vénitien : brave, courageux, adepte des plaisirs, il préfère persévérer dans ses principes, sachant qu'ils peuvent le conduire à la mort, plutôt que d'y renoncer ; par là, il reconnaît sa sottise, qui lui est du même coup pardonnée.

32 Jean Dagen cité par Christophe Martin, « Voltaire et "l'histoire des erreurs de l'esprit humain". Réflexions sur le *Dictionnaire philosophique* à partir de Fontenelle », article consultable en ligne sur le site de Fabula.

33 Casanova, *Essai de critique*, op. cit., p. 42.

UNE SATIRE DE SOI-MÊME ?

Casanova entend donc faire la satire du genre humain mais aussi de lui-même, empruntant au discours moraliste le topos du livre-miroir : « tout le genre humain raisonnable est un miroir magique uniquement fait pour que l'homme qui veut apprendre à se connaître se regarde³⁴ ». Mais en quoi peut-il prétendre servir de miroir aux autres hommes ? Qu'est-ce qui lui donne une telle supériorité ainsi que le droit de critiquer, de se moquer ? Celui d'avoir été sot et de le reconnaître : *Huc propius me / Dum doceo insanire omnes vos ordine adite*³⁵. C'est sa lucidité, marque d'une certaine forme de sagesse (« connais-toi toi-même »), qui lui fait admettre la part de folie qui existe en lui. Or cet aveu le fait renoncer à l'orgueil et lui confère le droit de critiquer sans ménagement ses semblables. En effet, tout en reconnaissant sa « solidarité avec les autres fous³⁶ », il s'offre le droit de les juger en vertu de son expérience passée et de la supériorité morale accordée par la philosophie à ceux qui s'avouent sots :

Si la sottise joue dans ce monde le premier rôle il est juste que la philosophie ait assigné une place honorable aux sots, qui après s'être avoués pour tels se sont retirés du monde. C'est la grâce à laquelle j'aspire prêt à jurer d'observer les devoirs qu'elle impose sous peine de la perdre. L'observation de ces devoirs n'est pas bien difficile³⁷.

Il procède de la même manière pour justifier son écrit, en distinguant soigneusement satire personnelle et satire générale (et ceci afin de se mettre à couvert de la censure et de la colère de souverains qui le liraient) :

34 Examen des « *Études de la nature* » et de « *Paul et Virginie* », annexe de l'HMV, *op. cit.*, t. II, p. 1136.

35 Casanova, *Essai de critique*, *op. cit.*, p. 30. « Accours à ma voix genre humain pour écouter un homme qui veut te fronder. Cet homme se croit digne de marcher à la tête puisqu'instruit par l'expérience il convient d'avoir été un grand sot, de l'être encore, et d'espérer finir de l'être avant que de mourir. »

36 Anne-Laure Metzger-Rambach, « Le naufrage des fous : universalité et marginalité dans le *Narrenschiff* de Sebastian Brant (1494) et deux de ses adaptations, la *Stultifera navis* de Jacob Locher (1497) et la *Nef des fous du monde* de Pierre Rivière (1497) », *Sottise et ineptie, de la Renaissance aux Lumières*, revue Littérales, n° 34-35, Presses Universitaires de l'Université de Nanterre, 2004, p. 45.

37 Casanova, *Essai de critique*, *op. cit.*, p. 29-30.

Ou la satire est personnelle, et elle déchire l'honneur de quelqu'un soit par des vérités, soit par des calomnies, et il faut la brûler, et punir l'auteur : ou elle est générale, et frondant les vices, et elle mérite considération, et son auteur récompensé³⁸.

UN ÉLOGE PARADOXAL DE LA SOTTISE

Cette posture le conduit à entreprendre un éloge paradoxal de la sottise : non au sens d'Érasme qui dit que « souvent même un fou parle à propos³⁹ » mais en vertu du principe de prudence qui veut que, comme la sottise est consubstantielle à la nature humaine, celui qui voudrait en désabuser les hommes serait plus sot encore. Ainsi, l'entreprise de démystification de la sottise serait elle-même la plus grande sottise qui existe au monde :

Faut-il désirer que le monde se désabuse ? Celui qui entreprendrait le grand ouvrage de guérir le monde de ses erreurs serait un fou ; et celui qui réussirait serait le plus grand ennemi du genre humain. Il bouleverserait tout. Il n'est permis sur cela que de parler ; mais sans espérer ni de persuader, ni de convaincre⁴⁰.

Le discours satirique de Casanova se trouve donc pris en tenaille entre deux injonctions contradictoires : faire voir aux hommes leur propre sottise en leur proposant des modèles de vertu et de sagesse, sans pour autant les guérir de leur folie puisque cet objectif est voué à l'échec, non seulement parce qu'il est impossible à réaliser (sans la sottise, un homme ne serait pas un homme : elle fait partie de son essence), mais aussi parce que, même si l'entreprise réussissait, elle aurait des conséquences désastreuses. Casanova nous dit qu'il a tiré cette leçon de l'expérience : « J'ai connu un vieillard malheureux qui souffrait en patience tous ses maux, persuadé de ne les avoir pas mérités. Je lui ai démontré le contraire, et je m'en suis repenti, car, devenu inconsolable, il est mort d'affliction⁴¹. »

L'argumentation sophistiquée du Vénitien ne doit cependant pas nous tromper : sa visée est loin d'être aussi louable qu'il le prétend, et, au lieu de protéger le genre humain des conséquences néfastes du désabusement, il cherche en réalité à en tirer profit pour son compte personnel. En effet,

38 *Ibid.*, p. 44-45.

39 Érasme, *Éloge de la folie*, Paris, Robert Laffont, 2009.

40 Casanova, *Essai de critique*, *op. cit.*, p. 29.

41 *Ibid.*, p. 28.

il ne cessera de le répéter : « Tromper un sot [...] est un exploit digne d'un homme d'esprit⁴² » et, ajoute-t-il, au lieu de condamner les dupeurs, il vaudrait mieux s'en prendre aux dupés – seuls coupables de leurs malheurs. Se développe donc chez Casanova un discours paradoxal qui se démarque des opinions communes au nom d'une sagesse supérieure. Il s'agit de manœuvres verbales qui relèvent, comme l'a bien montré Marie-Françoise Luna dans son livre *Casanova mémorialiste*⁴³, du discours libertin, lequel se plaît à surplomber le discours moral traditionnel d'un discours rationalisant, celui du philosophe : « Quand il m'est arrivé de tromper un sot, je ne me suis pas trouvé humilié : j'ai cru d'avoir vengé l'esprit, car rien n'est plus difficile que de tromper les sots : ils ont la cuirasse d'airain⁴⁴. » Dans la section consacrée à la politique de l'*Essai*, il affiche des préceptes machiavéliens en louant Ulysse, l'homme « aux mille tours » qui « surpassait tous les autres héros dans l'art de tromper » : « cet art constituait ce que poliment nous appellerions aujourd'hui un homme prudent : la qualité du renard *cerda*, que nous appelons fourberie, astuce, ruse, était donc la prudence qu'on désirait dans un grand politique⁴⁵. » C'est en vertu de ce même art de la dissimulation qu'il prend la défense du jeu, vu comme un art de la guerre, ainsi que de la tricherie, à travers un dialogue entre un tricheur et un homme honnête qui, persistant « à se maintenir loyal est mort sur la paille⁴⁶. »

CASANOVA, UN INSTITUTEUR DE MORALE ?

Ainsi, l'*Essai de critique* – tout comme l'*Histoire de ma vie*, du reste –, est truffé de citations, de maximes et d'affirmations faites sur un ton définitif et péremptoire au présent de vérité générale et dont le garant serait Casanova lui-même, érigé pour l'occasion en « instituteur de morale », manière élégante de dresser son autoportrait tout en faisant l'apologie du modèle antique du philosophe-sage auquel il aspire lui-même :

42 Casanova, *HMV*, I, p. 5.

43 Marie-Françoise Luna, *Casanova mémorialiste*, Paris, Champion, 1998.

44 *HMV*, I, p. 1118.

45 Casanova, *Essai de critique*, p. 59.

46 *Ibid.*, p. 37.

Cet [instituteur de morale] doit savoir à fond l'histoire, et doit avoir le jugement le plus profond pour en extraire la morale, car l'histoire elle-même n'est qu'un vrai labyrinthe ; il doit être vieux, désabusé, doux, complaisant, éloquent, et instruit par sa propre expérience. Il a eu dans sa vie mille malheurs, il est échappé à mille dangers, il a toujours été la victime de ses passions, il a souvent été la cause de grands désordres, dont les conséquences furent fatales à l'innocence, on a eu raison de désapprouver publiquement sa conduite. N'importe. Il me suffit qu'il ait eu le germe des vertus, qu'il sache et puisse se rendre heureux, qu'il sache que c'est lui-même qui s'est rendu malheureux, et qu'il soit en état d'instruire un autre sur les moyens qu'il faut employer pour être heureux, pour devenir, si l'on veut, un exemple de vertu à tout le monde⁴⁷.

La formule employée par Casanova vient en réalité de Sénèque, *Generis humani paedagogus* dans les *Lettres à Lucilius*⁴⁸, ce qui indique clairement qu'il se place dans une optique stoïcienne :

Presque tout le genre humain est mécontent. La plus grande partie des hommes se plaint des maux qui les accablent : s'ils examinassent bien ils les souffriraient en silence, puisqu'ils trouveraient qu'ils se les ont attiré eux-mêmes ou par mauvaise conduite, ou par trop de condescendance à leurs passions. Mais quel est l'homme qui étant son propre juge puisse se condamner ? Nous allons toujours chercher loin de nous ce que nous avons en nous-mêmes : mais l'objet trop voisin ne se laisse pas voir. C'est une des raisons que l'homme a tant de peine à se corriger⁴⁹.

Tout le monde connaît la célèbre distinction stoïcienne (entre « ce qui dépend de nous » et « ce qui ne dépend pas de nous ») ; ici, Casanova pousse jusqu'au bout ce raisonnement en essayant d'en faire une philosophie pratique, partant du principe que « ceux qui se plaignent de leur état et cherchent à échapper au destin ne peuvent qu'échouer, alors que ceux qui comprennent sa nécessité et sa rationalité coopèrent avec lui et tirent le meilleur parti possible, pour eux et pour l'humanité, de ce que la nature leur offre⁵⁰. »

Ces quelques principes stoïciens sont cependant à interroger car ils présentent de nombreuses contradictions. Comment peut-il prétendre faire de son histoire personnelle une « école de morale », c'est-à-dire bâtir

47 *Ibid.*, p. 58.

48 Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 89, 13, éd. Paul Veyne, Paris, Robert Laffont, 2010, p. 898.

49 Casanova, *Essai de critique*, *op. cit.*, p. 28.

50 *Philosophie antique*, sous la direction de Jean-François Pradeau, Paris, P.U.F., 2010, p. 146.

des généralisations, tirer des principes de vie universels à partir d'une expérience particulière, alors qu'il constate que la chaîne des événements est indépendante des actions des hommes ? Comment ériger en principes une matière (la vie) qui ne se laisse pas domestiquer, qui nous échappe et sur laquelle nous n'avons aucune prise ? À quoi peut bien servir, dans de telles conditions, l'enseignement moral ? Peut-on même parler de progression, d'éducation ? En effet, si, d'un côté, Casanova semble dire que les vertus dépendent de l'esprit et par conséquent sont le fruit d'une excellente éducation (« dans les actions morales, le mot nature est vide de sens : l'éducation fait tout⁵¹ »), voire d'une certaine maturité morale, « sujette à la même loi que la physique » (« Notre raison commence par le doute, va à pas lents à la probabilité, et s'arrête à l'évidence⁵² »), d'un autre, il critique ouvertement les expériences éducatives à l'égard des aveugles ou des sourds-muets, qui lui semblent vouées à l'échec : « La sottise veut qu'un homme qui sait quelque chose prétende qu'un autre homme soit en état de l'apprendre, quoiqu'il manque du moyen nécessaire à cet apprentissage⁵³. »

D'ailleurs, désabusé par son expérience, le narrateur de l'*Histoire de ma vie* et de l'*Essai* ne semble guère se faire d'illusions sur l'usage que le lecteur fera de ses conseils : probablement commettra-t-il les mêmes erreurs que lui, tant le savoir est instable et soumis aux aléas et aux circonstances de l'existence : « plus je cherche le vrai, et moins je le trouve⁵⁴ ». C'est un miroir bien décevant et fuyant que nous tend Casanova : rien de solide ne peut être fondé en morale, et c'est peut-être l'unique conclusion à laquelle il est possible d'aboutir dans ce monde.

En outre, lui qui avoue, dans la préface de l'*Histoire de ma vie*, s'être plu à s'égarer, ayant vécu dans l'erreur sans « autre consolation que celle de savoir qu'il y était », n'inciterait-il pas le lecteur à se livrer aux mêmes excès en présentant son parcours atypique de manière séduisante et attirante ? Par exemple quand il fait l'éloge du jeu, de la tricherie, voire de la flatterie ? D'ailleurs, aucune mauvaise honte ne l'anime et sa sottise ne l'embarrasse pas, puisqu'il sait que tous ses « nombreux compagnons de voyage⁵⁵ » sont dans le même cas que lui.

51 Casanova, *Essai de critique*, op. cit., p. 71.

52 *Ibid.*, p. 84.

53 *Ibid.*, p. 68.

54 *Ibid.*, p. 57.

55 *Ibid.*, p. 57.

Enfin, en mettant en avant ses actions, sa personne, en se qualifiant implicitement d'« instituteur de morale », Casanova ne chercherait-il pas à établir une forme de plaidoyer *pro domo*, voire à exercer une séduction que Marie-Françoise Luna assimile à une forme de terrorisme verbal ? En effet, cette figure du sage comme « instituteur de morale » est la seule à bénéficier d'un réel statut d'exception dans l'*Essai de critique* (contrairement à l'*Éloge de la folie*, où les philosophes et les sages sont conspués au même titre que les autres hommes⁵⁶), peut-être précisément en raison de sa nature chimérique et de son rôle de garde-fou : il « n'est rendu inaccessible qu'afin de lui conserver sa pureté rationnelle, car seul cet or pur donne sens et valeur aux conduites trop humaines qui l'impliquent. On ne met les sages trop haut que pour hausser les simples hommes⁵⁷ [...] »

Mais si, aux yeux de Casanova, le modèle du sage apparaît comme le plus apte à nous protéger de la sottise, il n'empêche qu'il ne peut être totalement fiable, surtout dans le domaine moral ; car qu'est-ce qui garantit son exemplarité, sa sincérité ?

Mais quel est l'instituteur qu'il faudrait choisir pour instruire quelqu'un qui voudrait se mettre en état de devenir heureux ? Le savant en morale peut ne pas être celui qui l'exerce, et que tout le monde voit suivre ses préceptes : cet homme peut être ignorant, peut n'être bon que pour lui-même, peut même être malheureux, il n'est bon que pour l'exemple mais l'exemple n'est que le témoin de la possibilité de l'exercice, et de la pratique de la science. Il faut donc choisir le savant⁵⁸ [...].

Ce choix du « savant en morale » s'effectue par défaut : il se présente comme la solution du moindre mal, en quelque sorte, puisque rien ne peut nous prémunir contre la sottise. C'est donc avec un discours prudent tout en nuances que Casanova en arrive à une conclusion fort déceptive mais, en même temps, éloignée de tout dogmatisme. Dans l'article « Souverains », il se demande d'ailleurs si le choix du philosophe-roi, jadis érigé par Platon en modèle politique achevé, et auquel lui-même avait été tenté d'adhérer pendant un temps, n'est pas une aporie : « il est impossible d'être roi, et philosophe. Un vrai philosophe ne saurait

56 « Si vous consultez les historiens, vous verrez qu'il n'y a jamais eu de princes plus néfastes pour la République que lorsque le gouvernement est tombé aux mains d'un soi-disant philosophe ou d'un homme de lettres. » Érasme, *Éloge de la folie*, *op. cit.*, p. 30.

57 Paul Veyne, préface aux *Entretiens* de Sénèque, Paris, Robert Laffont, 2010, p. LXXIII.

58 Casanova, *Essai de critique*, *op. cit.*, p. 57-58. C'est nous qui soulignons.

accepter une couronne, et s'il se surprend sur le trône il doit l'abdiquer, ou renoncer aux préceptes de la philosophie⁵⁹. » Dès la phrase suivante, pourtant, Casanova retombe dans le piège de l'argument d'autorité qu'il avait combattu quelques lignes plus haut : « C'est une sentence qui fut prononcée par plusieurs sages⁶⁰. » Ces atermoiements illustrent combien il est difficile de penser par soi-même, sans se référer à des modèles qui nous garantissent de la sottise et de l'idiotie. Pour en faire la satire chez le commun des mortels mais aussi en lui-même, Casanova a besoin de normes et de valeurs que le lecteur reconnaisse et auxquelles il puisse s'identifier ; mais, en même temps, il semble condamner le progrès moral à l'échec en raison d'une pensée déterministe (sur le plan moral, mais aussi social et politique). De plus, il juge dangereux de désabuser les hommes, à la fois pour des motifs moraux (ils seraient moins heureux, etc.) que pour des raisons moins avouables (Casanova a besoin des sots pour vivre ; de plus, s'ils sont sots, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes). Qu'attend-il donc de son lecteur ici ? Probablement, une reconnaissance sociale (qu'il n'aura jamais, ou alors de manière posthume avec ses Mémoires), d'où certaines vagues-hésitations et contradictions, notamment en matière de politique et de religion. Mais c'est aussi ce qui constitue le charme d'un tel essai, qui se situe à la croisée de plusieurs genres (dictionnaire thématique, discours politique du courtisan, discours moraliste et satirique), puisque, comme il déclare l'avoir toujours fait dans la vie, le Vénitien entend « parler en général, dire ce qu'[il] pense, et décrier ce qu'[il] croi[t] contraire au bien du pauvre genre humain » – ce qui est parfaitement conforme à la figure d'honnête dissimulateur qu'il s'est créée. Pour répondre aux préventions formulées par Diderot à l'encontre d'un « dictionnaire satirique », n'ayons pas peur d'affirmer que, loin de céder à la facilité de la provocation, Casanova cherche davantage ici une complicité avec son lecteur par le biais de la satire et du rire que de procéder à une surenchère dans l'impertinence. D'ailleurs, il est pris dans une contradiction insoluble car s'il affirme d'un côté qu'« il est très difficile de faire rire puisqu'il s'agit de mettre dans leur vrai jour des ridicules, que si le poète n'est pas grand homme ne saura jamais ni saisir, ni développer⁶¹ », il reconnaît d'un autre qu'il ne peut pas faire

59 *Ibid.*, p. 46.

60 *Ibid.*

61 *Ibid.*, p. 92.

autrement que d'en écrire, comme s'il s'agissait d'une fatalité imposée par le genre humain à l'écrivain-moraliste de génie. « La pureté de ma conscience me tient loin de toute crainte, et la vérité qui m'anime donne seule l'essor à ma plume. Écrivons donc. Mais qu'écrivons-nous si nous n'écrivons pas la satire ? Il est trop difficile de ne pas l'écrire⁶². »

Séverine DENIEUL
Université Paris-Ouest
Nanterre La Défense

62 *Ibid.*, p. 44.